



La désillusion d'une start-up de l'économie circulaire

[La Boucle Verte](#) · 2 mai 2020 ·

Arrêt d'activité et bilan

En ce début février 2020, nous avons fait le choix de cesser définitivement notre activité d'économie circulaire portant sur la collecte innovante d'emballages. Après plus de 3 ans, nous n'avons pas su rendre notre entreprise pérenne et surtout, nous avons perdu beaucoup d'intérêt pour notre projet.

L'objet de cet article est de vous faire part des raisons de notre échec mais aussi de nos désillusions. Par ce retour d'expérience critique, nous souhaitons expliquer en quoi nous nous sommes trompés et éviter à de jeunes porteurs de projets de reproduire les mêmes erreurs que nous, tant sur le plan entrepreneurial qu'environnemental. Nous souhaitons également faire part au grand public des conclusions que nous avons tirées quant à la durabilité de notre modèle de société, notamment en ce qui concerne le recyclage et l'idée de croissance verte. Enfin, nous vous donnerons notre vision actualisée de ce que devrait être un avenir souhaitable et du changement de mentalité que cela implique pour y parvenir de bon cœur.

1) La naissance du projet, son développement, sa mort

L'aventure La Boucle Verte débute en Octobre 2016 à Toulouse. Tout juste diplômés d'une école de commerce, sensibilisés à l'entrepreneuriat et un peu rêveurs, nous voulions créer notre entreprise. Notre idée de départ pouvait se résumer ainsi :

La croissance et la consommation sont les moteurs de notre économie. Cependant, les ressources de la planète sont limitées. « Et si on créait une entreprise capable de collecter tout objet, reste ou résidu pour le recycler, pour transformer tout déchet en une matière première qui a de la valeur. Une entreprise capable de réconcilier croissance économique et développement durable. »

Ça y est, nous sommes gonflés à bloc, il nous reste maintenant à savoir par quel bout commencer. Un seul problème, nous n'avons ni argent, ni expérience, ni réseau, ni crédibilité. Il fallait commencer par quelque chose de très simple et cette bonne vieille canette métallique nous a séduit ! Soit-disant composée à 100 % de métal et recyclable à l'infini, nous pensions pouvoir créer une logistique bien rodée afin de les collecter dans les fast-foods pour les revendre à des grossistes en métaux et qu'elles soient recyclées. Après avoir ruiné le coffre de la Seat Ibiza et s'être attiré les foudres des voisins pour avoir stocké les canettes dégoulinantes dans la cave de notre immeuble, il était temps d'apporter notre butin chez le ferrailleur grâce à la camionnette d'un ami. Une fois arrivés sur cette étrange planète boueuse et peuplée de centaines de carcasses de bagnoles, les canettes alu et acier préalablement triées sont pesées. Après s'être fait enregistrés, nous dégotons notre premier chèque. Et quel choc ! Il n'y avait pas d'erreur de zéro, nous avons bel et bien gagné 38 €, même pas de quoi payer l'essence de ce mois de collecte et tout juste de quoi rentabiliser les sacs poubelles. A ce moment-là nous avons fait un grand pas dans notre compréhension du secteur du recyclage : la majorité des déchets ne valent pas le prix de l'effort qu'il faut

faire pour les collecter, et, sans obligation réglementaire ou volonté de leur propriétaire de les trier, ces derniers n'ont aucune chance d'être recyclés.

Pas question pour autant de baisser les bras, en tant que dignes start-upers very smart and very agile, nous devons simplement pivoter pour trouver notre business model et notre value proposition en disruptant le marché. OKAYYY !! Sinon en Français, il fallait trouver une nouvelle idée pour rentabiliser la collecte. Près de 5 mois s'écoulèrent pendant lesquels nous expérimentons tous types de solutions jusqu'à ce que le Can'ivor voie le jour : un collecteur de canettes mis gratuitement à disposition des fast-foods et qui sert de support publicitaire. Plus besoin de gagner des sous avec la vente des canettes, il suffisait de vendre de la pub sur le collecteur pour financer le service de collecte et dégager une marge. Une idée à première vue géniale que nous avons rapidement concrétisée en bricolant des bidons d'huile dans notre garage.

Mais, après 6 mois de démarchage commercial à gogo, pas le moindre client pour nous acheter nos espaces publicitaires ! Sans doute n'étions-nous pas assez sexy pour les annonceurs, il fallait que ça ait plus de gueule et qu'on transforme l'image de la poubelle pour que le tri sélectif devienne un truc stylé et que la pub devienne responsable ! Notre ami Steve Jobs nous a enseigné que le design et le marketing étaient la clé pour pousser un nouveau produit sur un nouveau marché... Après avoir changé le look du Can'ivor, de logo, de slogan, de site internet, de plaquette commerciale, gagné quelques concours, chopé quelques articles, s'être payé les services de super graphistes, avoir créé toute une série de mots nouveaux, s'être familiarisés avec le jargon de la pub, avoir lancé la mode du « cool recycling », et réalisé une vidéo cumulant 3,3 millions de vues sur Facebook, nous commençons à peser dans le start-up game ! Et... les emplacements publicitaires se vendaient ! On parlait de nous dans les médias, nous passions sur BFM business, la success story voyait enfin le jour. Plus motivés que jamais, nous rêvions d'inonder la France avec nos collecteurs et faisons du repérage à Paris et Bordeaux...



Le problème, c'est que nos clients étaient en réalité plus intéressés par le fait de nous filer un coup de pouce et de s'associer à notre image écolo que par notre service d'affichage en lui-même. Une fois le buzz terminé, les ventes s'essoufflèrent... Après s'être débattus pendant plus d'un an à tout repenser, il fallait se rendre à l'évidence, il n'y avait pas de marché pour notre service. Et nous avons pris en pleine poire la seule leçon importante qu'il fallait retenir en cours d'entrepreneuriat : se focaliser sur le besoin client. A vouloir absolument trouver un modèle économique pour collecter nos canettes, nous avons complètement oublié que pour vendre quelque chose il faut répondre au besoin propre à un individu ou une entreprise et qu'un besoin « sociétal » comme l'écologie ne suffit pas.

Fin 2019, nous avons fait le choix de retirer l'intégralité de nos collecteurs munis d'emplacements publicitaires pour jouer notre dernière carte, celle du service de collecte payant. En l'espace de 3 ans, les mentalités avaient bien changé, nous étions reconnus à Toulouse et avions l'espoir que ce modèle plus

simple fonctionne. Nous nous sommes alors mis à proposer des services de collecte multi déchets à tous types de clients en centre-ville. Malheureusement, après 4 mois d'essai, nous en sommes revenus à l'un de nos premiers constats qui était que la majorité des structures étaient prêtes à payer pour un service de collecte que si elles en étaient contraintes par un marché réglementaire. Après tant de tentatives, nous étions à bout de force, démotivés et à cours de trésorerie. Mais surtout, nous avons perdu foi en ce que nous faisons, nous ne nous retrouvons plus dans nos envies de départ. Même si nous sommes parvenus à collecter des centaines de milliers de canettes, nous étions principalement devenus des vendeurs de publicité. Et ces deux mondes sont tellement antinomiques, que nous avons perdu intérêt dans le projet. Et le pire (ou le mieux) dans tout ça, c'est que nous avons également perdu confiance dans le secteur tout entier du recyclage et dans cette idée de croissance verte. La Boucle Verte mourut.

2) Les réalités de la filière emballages et du recyclage

Lorsque nous nous sommes lancés dans le projet, notre premier réflexe a été de nous renseigner sur les emballages de notre quotidien pour en apprendre plus sur leur prix, leur recyclabilité, leur taux de recyclage et l'accessibilité des filières de valorisation. A l'issue de cela, la canette nous paraissait être un emballage idéal. De nombreux sites internet lui attribuaient le mérite d'être l'emballage le plus léger qui soit entièrement recyclable et à l'infini. On pouvait lire qu'une canette triée redonnait naissance à une canette neuve en 60 jours et que cet emballage était bien recyclé en France (60 % d'entre elles). Persuadés de participer à une œuvre écologique et de pouvoir encore améliorer ce taux de recyclage, nous avons foncé tête baissée pour collecter nos canettes ! Mais, la suite de nos aventures et notre longue immersion dans les coulisses du secteur nous a montré une vérité tout autre. Nous ne parlerons pas de mensonges organisés, mais disons que bon nombre d'informations que l'on trouve sur internet sont très superficielles, enjolivées et se passent d'explications approfondies concernant le devenir des déchets. La manière dont sont rédigés ces documents nous laisse penser que la filière est très aboutie et s'inscrit dans une logique parfaite d'économie circulaire mais en réalité, les auteurs de ces documents semblent se complaire dans l'atteinte d'objectifs écologiques médiocres. Et pour cause, ces documents sont en majorité rédigés par les acteurs économiques du secteur ou les géants du soda eux-mêmes qui n'ont pour autre but que de défendre leurs intérêts en faisant la promotion des emballages. La filière boisson préfère vendre son soda dans des emballages jetables (c'est bien plus rentable), la filière canette promeut son emballage comme étant le meilleur et la filière en charge de la collecte ne peut gagner sa croûte que si des emballages sont mis sur le marché : principe de l'éco-contribution. Il est cependant un peu facile de leur dresser un procès quand nous sommes nous-mêmes consommateurs de ces boissons, mais il est grand temps de réformer ce modèle qui ne peut pas conduire à une réduction de la production d'emballages.

Pour revenir aux fameux documents, on peut lire qu'en France, « 60 % des canettes aluminium sont recyclées ». L'idée qui vient à l'esprit de toute personne lisant ceci, est que ces 60 % proviennent de la collecte sélective, mais en réalité pas du tout. Seulement 20% des canettes sont captées par le tri sélectif à la source, le reste se retrouve avec le « tout venant » et est enfoui ou incinéré. Les 40 % recyclés restant ne proviennent donc pas des centres de tri mais des résidus de combustion des incinérateurs (les mâchefers) qui contiennent également des dizaines d'éléments différents mélangés et carbonisés dont des métaux lourds. De cette part ci, 45 % de l'aluminium (qui a grandement perdu en qualité) est extrait et parvient à rejoindre la filière classique (les fonderies) tandis que les 55 % restants sont irrécupérables et utilisés avec les autres résidus dans le BTP comme sous couche pour les routes. Par ruissellement, les particules polluantes de ces déchets se retrouvent ainsi dans les nappes phréatiques...

En bref, voici grossièrement ce qui devrait être écrit sur ces documents : « En France, 38% des canettes sont recyclées comme matière première secondaire, 22 % sont valorisées en sous-couche routière, et 40 % sont directement enfouies en décharge ». C'est tout de suite moins sexy.

D'autre part, quiconque a déjà visité un centre de tri (ce pourrait être intéressant à l'école), est en mesure de comprendre qu'il est impossible de séparer parfaitement les milliers de modèles d'emballages différents, de toutes tailles, qui sont souvent des assemblages (carton + plastique), qui sont souillés et qui défilent à toute vitesse sur les tapis roulants. Et puis il y'a les erreurs de tri, qui sont en réalité la norme car même après avoir baigné 3 ans dans le milieu, nous-mêmes avons parfois des doutes pour certains emballages peu courants... C'est dingue, mais absolument personne ne sait faire le tri parfaitement et ce sont souvent les gens les plus soucieux de l'environnement qui ont tendance à trop en mettre dans leur

bac ! Sur 5 camions qui arrivent au centre de tri, 2 repartent en direction de l'incinérateur : il y a 40 % d'erreurs ! Et cette infime part de nos déchets, qui parvient à sortir en vie des centres de tri devient alors une précieuse ressource comme le voudrait l'économie circulaire ! Mais non, même pas. Lorsque ces emballages ne trouvent pas de repreneurs (notamment quand les asiatiques ne veulent plus de nos déchets), certains matériaux comme le carton voient leur valeur devenir négative ! Oui, il faut payer pour s'en débarrasser... Et ce n'est pas fini, après la collecte et le tri, il faut passer au recyclage !

Fin mai 2019, nous avons été invités par la filière aluminium à une réunion de travail et une visite du plus grand site de recyclage français de Constellium dans le Haut-Rhin. Alors que nous étions persuadés que nos bonnes vieilles canettes redonneraient un jour vie à de nouvelles canettes, nous avons eu la stupéfaction d'apprendre par les ingénieurs qui y travaillaient que les balles d'aluminium provenant des centres de tri français étaient inexploitable. Leur qualité était médiocre et il était par conséquent impossible de les utiliser comme matière première car la fabrication de canettes utilise des technologies très pointues et ne peut s'opérer qu'à partir de métaux d'une grande pureté... C'était le comble ! Depuis le début, aucune de nos canettes n'avait redonné vie à d'autres canettes. Quand on sait que les emballages métalliques sont considérés parmi les plus durables et facilement recyclables, on n'ose même pas imaginer le devenir de nos bouteilles plastiques et encore moins de tous ces nouveaux emballages qui font désormais partie de « l'extension de la consigne de tri ». Et même dans un monde idéal, très connecté et intelligent comme le voudraient certains, une canette ne pourrait être recyclable à 100 % puisqu'elle n'est pas 100 % métallique. En effet, sa paroi extérieure est recouverte de vernis et sa paroi intérieure est couverte d'une fine couche de plastique qui évite que le liquide ne soit en contact avec le métal. De plus, à chaque fois qu'un métal est fondu, une portion de celui-ci disparaît, on appelle cela « la perte au feu ». Donc quelle que soit la performance de notre système de collecte et de tri, il sera impossible de continuer d'en produire pour les siècles à venir sans continuer d'extraire de la bauxite en Amérique Latine. Vous l'avez compris, le recyclage ce n'est pas la panacée ! Il devrait n'intervenir qu'en dernier recours et non pour récupérer la matière d'objets n'ayant servis que quelques minutes.

La conclusion que nous avons tiré de cette histoire est que ce secteur, en très lente évolution, ne répondra pas aux enjeux de la crise écologique et qu'il promet malgré lui la production d'objets peu durables et donc le gaspillage de ressources. Comme se plaisent à le répéter bon nombre d'associations « le meilleur déchet est celui qu'on ne produit pas » et dans un monde idéal, le seul déchet que nous devrions produire est celui d'origine naturelle, celui qui peut retourner à la terre n'importe où pour l'enrichir. La vision de La Boucle Verte était de créer des modèles d'économie circulaire qui fonctionnent comme la nature, mais quelle arrogance ! Lorsqu'une feuille tombe d'un arbre, elle ne part pas en camion au centre de tri. Et lorsqu'un animal meurt dans un bois, il n'est pas incinéré. La vraie économie circulaire, ce n'est pas celle qui tente d'imiter la nature, c'est celle qui tente d'en faire partie.

3) L'illusion de la croissance verte

Mais ne soyons pas trop durs avec le secteur du tri et du recyclage à qui l'on demande l'impossible. Nos problèmes sont bien plus profonds, ils émanent principalement de notre culture et sont accentués par un système économique globalisé et débridé. Avançant peu à peu dans ce monde de start-ups à la recherche de croissance rapide, nous avons fini par ouvrir les yeux sur plusieurs points.

Tout d'abord sur l'innovation, innovation au sens du progrès technique et des nouvelles technologies. Cette formidable capacité humaine à innover a trouvé son lieu de prédilection en entreprise là où tout « jeune cadre dynamique » ne jure que par elle. Cette innovation permet de trouver des solutions aux problèmes que l'entreprise essaye de résoudre, tout en permettant de gagner un avantage compétitif. Globalement, ce que cette recherche constante d'innovation a apporté, c'est une complexification extrême de notre société, rendant au passage le travail de nos dirigeants infernal. Et dans un même temps, ces innovations technologiques successives ont eu un autre effet néfaste, nous pousser à consommer.

Par exemple, internet était censé nous emmener vers une économie dématérialisée, nous pensions réduire drastiquement notre consommation de papier en nous orientant vers le numérique. Pourtant, entre 2000 et 2020, notre consommation de papier est restée quasiment la même et à côté de cela, l'ère du numérique a créé une infinité de nouveaux besoins et de nouvelles pratiques générant des consommations faramineuses d'énergie, la création de milliards de terminaux composés de métaux rares, et la fabrication d'infrastructures climatisées pour héberger des serveurs. Envoyer un email émet autant de CO2 que de

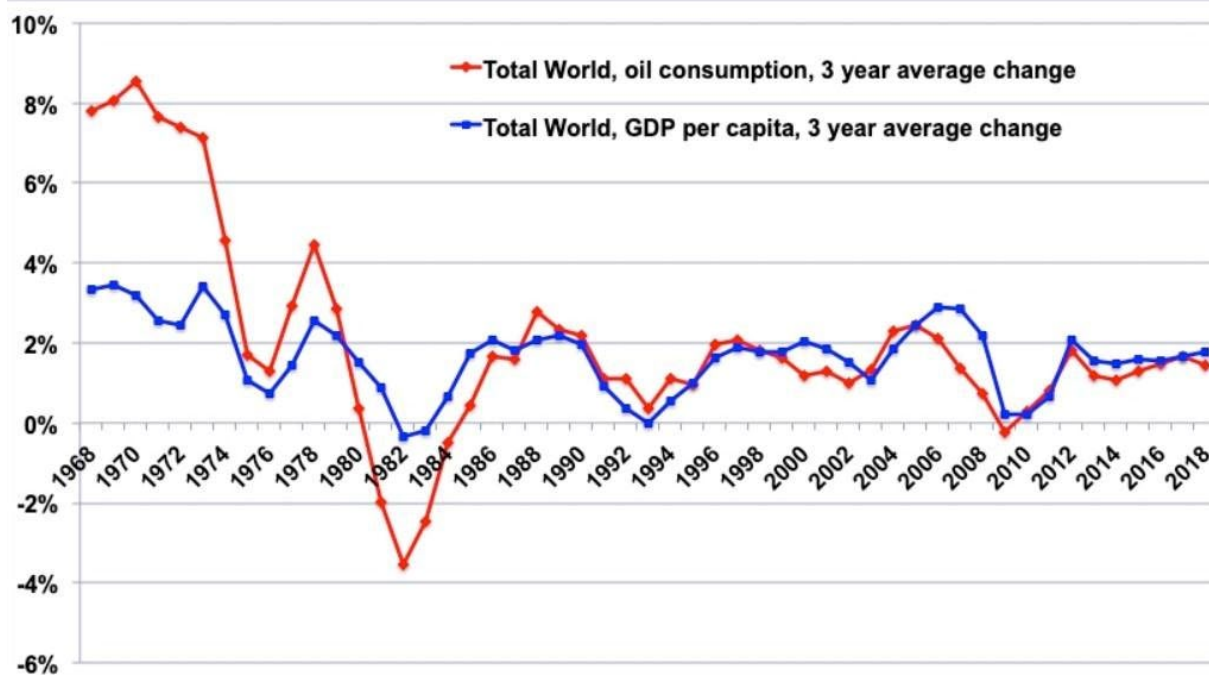
laisser une ampoule allumée pendant 1 h... De plus, bon nombre d'innovations parfaitement inutiles voire nuisibles ont vu le jour. C'est le cas du Bit Coin dont la consommation électrique annuelle dépasse celle de la Suisse. Ces innovations participent de plus en plus à aggraver les inégalités et quand on sait qu'un avatar de jeu vidéo consomme plus d'électricité qu'un Ethiopien, il n'y pas de quoi se réjouir.

Bien sûr, tout n'est pas à jeter à la poubelle (sans faire le tri) et nous sommes tous contents d'aller chez le médecin du XXI^e siècle.

Ces constats nous amènent tout droit à l'idée de croissance et plus particulièrement de croissance verte, en laquelle nous avons cru, et qui est actuellement plébiscitée par la majorité des pays qui voudraient que l'innovation technologique soit un remède aux problèmes écologiques (eux même engendrés par l'innovation technologique). Bon nombre d'entreprises et de start-ups s'attaquent alors aux grands défis à base de Green Tech, de Green Finance et de Green Energy... Le problème, c'est que la logique fondamentale reste inchangée : complexifier le système, corriger inlassablement les dégâts causés par les innovations précédentes et se trouver une excuse pour continuer de consommer autant qu'avant voire plus ! Pire encore, ces initiatives ont même un effet inverse délétère dans la mesure où elles ralentissent la transition en laissant penser aux gens qu'un avenir durable sans concessions et sans modification de nos comportements est possible grâce à l'innovation. Et cela nous l'avons vécu ! Au cours de notre aventure, nous avons été très surpris de constater à quel point une partie de la population pouvait avoir confiance en notre projet. Nous savions que notre impact environnemental positif n'était que limité à côté du désastre en cours, mais quelques personnes nous considéraient comme la génération de « sauveurs » ou alors déculpabilisaient d'acheter une canette, puisqu'après tout elle serait parfaitement recyclée.

Et puis allez, soyons fous, gardons espoir dans la croissance. De la même manière que certains déclarent la guerre pour rétablir la paix, nous pourrions accélérer, croître encore plus vite pour passer un cap technologique et rétablir le climat ? Qu'en est-il vraiment ?

À en croire les chiffres et les études de nombreux scientifiques, depuis 50 ans, la croissance du PIB a été parfaitement couplée à la consommation d'énergie (notamment fossile).



Variations de la quantité de pétrole produite dans le monde, en rouge, et du PIB par personne en moyenne mondiale, en bleu. (Source : jancovici.com - BP Statistical Review, 2019, et World Bank, 2019)

Cela peut se comprendre de manière assez simple : plus nous produisons d'énergie, plus nos industries et nos machines tournent, plus nous produisons de nouveaux produits, plus nous croissons. Si l'on en croit ce couplage et cette logique simple, quoi que nous fassions, nous serons contraints pour continuer à croître, de consommer toujours plus d'énergie !

Faisons un petit calcul : nous sommes en 2020 et nous partons du principe que nous consommons 100 unités d'énergie et que la consommation d'énergie continue d'être parfaitement couplée à la

croissance du PIB. Si nous voulons 2 % de croissance par an, quelle sera notre consommation d'énergie dans 50 ans ? Et dans 1 000 ans ?

- Dans 50 ans : $100 \times 1,02^{50} = 269$ unités
- Dans 1 000 ans : $100 \times 1,02^{1000} = 39\,826\,465\,165$ unités

Aussi incroyable que cela puisse paraître, en 50 ans, on multiplierait notre consommation d'énergie par 2,69 et en 1000 ans par presque 400 millions ! Le problème de la croissance en math, c'est qu'elle suit une courbe exponentielle. Que nous fassions donc que 0,5 % de croissance par an, que ce couplage finisse par se découpler un peu ou pas, que nous soyons 1 milliard sur terre ou 10 milliards, la croissance perpétuelle restera toujours insoutenable à long terme, alors pourquoi la continuer un an de plus ?

Et là certains nous dirons : « *C'est faux, on peut croître sans consommer grâce à l'économie de la connaissance... On peut produire de l'énergie qui ne pollue pas grâce aux énergies renouvelables* ». Mais en fait non ! Nous sommes en 2020, et malgré une économie tertiarisée depuis longtemps, nous n'avons toujours pas perçu de découplage entre croissance du PIB et consommation d'énergie. Comme nous l'avons décrit à propos de l'ère du numérique, un service en apparence immatériel cache toujours une consommation d'une ressource matérielle. L'économie de la connaissance aura forcément besoin de supports physiques (ordinateurs, serveurs etc...) et nous serons toujours incapable de recycler tout parfaitement et sans pertes s'il ne s'agit pas de matière organique.

Et pour ce qui est des énergies renouvelables, aucune à ce jour, n'est parfaitement satisfaisante sur le plan environnemental. Les éoliennes, monstres d'acier et composées de terres rares, produisent de l'énergie seulement quand il y'a du vent. Stocker l'énergie de ces épisodes venteux pour la restituer plus tard n'est pas viable à grande échelle ou pas performant (batteries au Lithium, barrages réversibles). Les panneaux photovoltaïques ont un mauvais bilan environnemental (faible recyclabilité et durée de vie). Il n'y a pas de région montagneuse partout sur la planète pour fabriquer des barrages hydroélectriques et ces derniers perturbent la faune aquatique et la circulation des sédiments... Cette incapacité à produire et stocker de l'énergie proprement rend donc notre fameuse voiture électrique aussi nuisible que la voiture thermique. Sa seule différence est qu'elle pollue de manière délocalisée : là où est produite l'électricité qui la fait rouler. Que cela soit clair, dans un monde limité où PIB et consommations de ressources sont liées, nous devons décroître, de gré ou de force.

Et même si cela était possible, et que nous devenions des humains augmentés, bourrés d'intelligence artificielle, capables de créer une sorte de nouvel écosystème technologique stable permettant d'assouvir notre besoin insatiable de croissance en colonisant d'autres planètes... Ne rigolez pas, pour certains ce n'est pas de la science-fiction ! Le milliardaire Elon Musk, véritable gourou des Startups, se penche déjà sur la question... Mais avons-nous vraiment envie de cela ?

Alors après tout, est-ce que la croissance est indispensable ? Dans le modèle économique que nous avons créé, il semblerait bien... que oui ! (Sinon, le chômage augmente et on perd en qualité de vie). Et pourtant dans la vraie vie, quand une population est stable, il ne devrait pas y avoir besoin de voir ses revenus augmenter en permanence pour continuer de vivre de la même manière et que chacun ait sa place dans la société. En fait, il ne s'agit que d'un modèle économique, d'une convention humaine et en aucun cas de quelque chose d'immuable. Jusqu'à présent, on ne s'en plaignait pas parce qu'il y avait probablement plus d'avantages que d'inconvénients à croître, mais maintenant nous avons atteint les limites alors il faut changer de modèle, c'est aussi simple que ça ! Nous ne devrions pas pleurer comme un enfant qui apprend qu'il va déménager, le changement ça ne fait que du bien et quand on repense au passé on se dit parfois : comment ai-je pu accepter cela ?

4) Une décroissance choisie et non subie

Bon, on ne va non plus cracher sur l'ancien monde et revenir au Moyen-Âge. Cette croissance a permis des trucs plutôt cools il faut le dire : globalement il y'a plus d'obèses mais nous vivons en meilleure santé, il y'a moins d'esclaves et plus d'égalité homme femme, il y'a moins d'analphabètes et plus d'accès à la culture... Mais les faits sont là et comme le préconise le GIEC, nous devons en gros diviser par trois notre consommation d'ici 2050. Du coup ça reviendrait à peu près au même que d'avoir le train de vie qu'avaient nos grands-parents quand ils étaient jeunes.

Mais après tout, ne pourrait-on pas garder certaines bonnes choses et supprimer les moins bonnes ? Et comment définir les bonnes et les moins bonnes ? Au lieu de faire notre sélection sur des critères

économiques, on pourrait privilégier des axes assez simples comme l'intérêt pour la société et l'impact sur l'environnement.

Et là, vous le sentez venir le débat infernal ! Déjà que les choses ne bougent pas vite mais alors là, avec un système où on doit débattre de tout ce qu'il faut garder et supprimer on n'est pas sortis de l'auberge ! Il y aura toujours une bonne raison de justifier un produit polluant par sa dimension sociale ou culturelle et d'ici qu'on se soit mis d'accord, Français fous que nous sommes, il sera trop tard !

À vrai dire, pour parvenir à nos objectifs dans la joie et la bonne humeur, tout se résume en quelques mots : on doit simplement changer de culture, changer d'idéal de vie, réaliser qu'acheter un nouvel Iphone ou des écouteurs sans fils n'est absolument pas nécessaire pour être heureux, se convaincre que la valeur d'une personne n'est pas définie par son salaire ou son job. En gros tuer l'américain qui sommeille en nous et réveiller le poète. Et le mieux dans tout ça, c'est qu'on finit par y prendre gout. On se désintoxique de ce monde consumériste et on apprend à créer de nouveaux plaisirs, de nouvelles tendances ! La mode c'est vraiment quelque chose de rigolo, il suffit que des gens connus s'y mettent pour qu'on veuille tous s'y mettre comme des moutons. Si tous les chanteurs et joueurs de foot se trimbalaient avec des fringues de chez Emmaüs et des Nokia 3310, on vous garantit qu'on ferait cette transition écologique en moonwalk (mais en marche avant) ! D'accord, là on s'emballe un peu mais c'est pourtant bien la réalité. Une des seules craintes de l'être humain est de ne pas être accepté par la communauté. C'est encore difficile pour la majorité d'entre nous de s'imaginer vivre comme des « partisans de la décroissance » mais plus de gens s'y mettront, plus les autres suivront. Et pour ça, il suffit de changer de disque ! Certaines personnes arrivent à changer de religion, il y'a 400 ans, les rois portaient des perruques sur la tête et encore aujourd'hui sur cette planète, il y'a des tribus de gens avec des plumes plantées dans le derrière qui chassent à la sarbacane. Est-ce si absurde que ça de décroître ? Nous les Homos Sapiens (Hommes Sages paraît-il) sommes très malins mais aussi très bêtes, parfois rationnel, parfois pas du tout. Nous sommes capables de nous empêtrer dans une situation pendant des siècles pour finalement en changer brusquement. Alors, dans cette dernière partie, on ne va pas vous bassiner avec des conseils éco-responsables bidons du type : « pensez à débrancher votre frigo quand vous partez en vacances pour économiser 10% d'énergie ». En fait, si la transition écologique doit se passer comme ça, elle va être chiante à mourir et en plus de ça on va échouer ! Alors oui, il faut drastiquement réduire notre consommation et aller acheter des carottes bio à vélo le samedi matin ne suffira pas. Il faut arrêter de prendre la voiture tous les jours, ne plus prendre l'avion et arrêter d'acheter des engins téléguidés au petit Mathéo pour son anniversaire. Mais honnêtement, est-ce vraiment grave ? La transition écologique ne doit pas être une punition mais une fête, elle doit être une volonté commune de changer de vie, un départ en vacances prolongé et bien mérité. Nous ne sommes pas des machines ! Il faut que la génération du « burn out » se transforme en génération du « go out ». On doit arrêter de bosser toute la semaine en ne pensant qu'au shopping qu'on va faire le weekend, arrêter de vouloir gagner la super cagnotte de 130 millions du vendredi 13, arrêter de s'entasser dans des métros tous les matins pour finalement avoir besoin de partir faire un break en Thaïlande pour déconnecter. Nous ne prenons même pas le temps d'apprécier la beauté de la nature au pied de notre porte alors pourquoi irions-nous faire un safari en Afrique ? Mais d'ailleurs, apprécions-nous réellement ces voyages quand nous passons les ¾ de notre temps derrière l'écran de notre appareil photo, que nous sommes regroupés avec d'autres occidentaux aussi inintéressants que nous et que nous continuons d'acheter du Coca-Cola à l'autre bout du monde ? Pour une fois, peut être que regarder un reportage animalier depuis notre canapé nous aurait fait plus rêver que de voir ces lions domestiqués se gratter contre la roue de notre 4x4 !

Alors pour commencer, répartissons-nous sur le territoire, retournons vivre dans les villages au lieu de s'agglutiner en ville et redevons des paysans, ce sera bien plus dépayssant !

Ces changements, ils sont déjà en train de se produire et tout va aller de plus en plus vite ! Il y'a 6 ans, pleins de potes de l'école rêvaient de devenir trader, parce que c'était un métier stylé où on gagne plein d'oseille. Mais aujourd'hui, c'est devenu carrément la honte et les gens stylés sont des artisans, des artistes ou des agriculteurs. Et ça tombe bien parce que ce nouveau monde sera nécessairement un monde agricole. Pas avec des grosses moissonneuses batteuses, mais avec des milliers de petites mains qui travaillent la terre, qui produisent de la vraie nourriture, qui comprennent la nature, qui vivent de petites récoltes mieux valorisées et en circuits courts.

Les entreprises aussi auront un rôle à jouer, mais en innovant pour simplifier la société et non pour la complexifier, en relocalisant les productions au plus près de consommateurs moins voraces, en préférant les produits durables à l'obsolescence programmée, en favorisant le réemploi plutôt que le recyclage, et en préférant les bonnes vieilles astuces de grand-mères aux artifices technologiques.

Alors bien sûr, on se trouvera toujours des excuses pour passer à l'acte : « *Je vais d'abord travailler dans le marketing à Paris histoire de mettre un peu d'argent de côté et que mes parents ne m'aient pas payé cette école pour rien... Avec mon mari, on va attendre que la petite Lucie passe en CM2, il ne faudrait pas que ça la perturbe.... Mais comment vais-je trouver un travail à la campagne, je n'ai pas la formation qu'il faut* ». Des excuses on s'en trouvera toujours et nous les premiers avons eu vraiment du mal à s'avouer vaincus et à lâcher La Boucle Verte. C'est difficile de construire quelque chose pendant longtemps, de dépenser beaucoup d'énergie pour finalement devoir repartir à zéro. Et pourtant c'est bel et bien ce que nous devons faire collectivement et dès maintenant. Bien que tragique, cette crise du Coronavirus est une chance inouïe, c'est une aubaine. Elle aura cassé notre lente routine destructrice, elle nous aura libéré de la consommation excessive, nous aura fait ralentir et vivre une récession. Alors saisissons cette chance et ne reprenons pas tout comme avant le 11 mai.

Un grand merci à tous ceux qui nous ont soutenu et ont participé à l'aventure La Boucle Verte. Nous souhaitons beaucoup de succès à nos compères toulousains Les Alchimistes Occiterra et En boîte le plat qui étant donné leurs projets sont respectivement dans une logique de valorisation naturelle des biodéchets et de réduction des emballages à la source. Pour ce qui nous concerne, nous allons profiter de cette période pour prendre un peu de repos à la campagne. Et quand nous reviendrons, il est fort probable que ce soit à base de low tech ou d'agriculture. On essaiera de vous donner des nouvelles sur les réseaux sociaux La Boucle Verte et de vous partager des articles qui nous inspirent !

L'équipe de La Boucle Verte



note de l'éditeur : La Boucle verte était une société par actions simplifiée (SAS) et appartenait au réseau des entrepreneurs de l'ESS à Toulouse